

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62698

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

France MARCHAL, *La Culture de Diderot*, Paris (Honoré Champion) 1999, 502 p. (Les Dix-huitième siècles, 41).

Si l'un des idéaux de la critique est d'être mimétique de son objet, France Marchal, par sa *«Culture de Diderot»* a atteint cet objectif, en entraînant son lecteur dans l'univers chatoyant, mouvant, et souvent irréductible à l'unité, de Diderot. Se démarquant d'une conception de la culture qui réduirait celle-ci à la formation intellectuelle puisée, durant les années de jeunesse, dans le monde des livres, Madame Marchal est parvenue à retracer, à travers l'évocation de la culture de cet auteur, le tableau tout entier d'une époque, une époque caractérisée par une insatiable quête de nouvelles vérités, le refus aussi de s'en tenir à celles déjà conquises et une passion pour l'expérimentation.

Cette triple dimension, le chapitre initial de la première partie, consacrée aux années de jeunesse de Diderot, la laisse sentir déjà. En effet, ce chapitre permet de bien rendre compte du cheminement du fils du coutelier de Langres, que les jésuites de Langres et de Louis-le-Grand ont rompu à la théologie, avant que lui-même ne rompe avec une théologie qui, pourtant l'aura imprégné, en s'engageant dans la littérature. Et Madame Marchal a bien montré le rôle décisif joué ici par la littérature française dans son ensemble, que ce soit par les classiques, le *«génial»* Racine (p. 46), l'*«inimitable»* La Fontaine (p. 46) ou par des auteurs plus anciens, comme Montaigne *«qui l'initie au plaisir de la digression et aux charmes de l'humilité»* (p. 48) ou encore les auteurs médiévaux qui lui révèlent tant le style troubadour qu'une certaine tradition gauloise. La littérature de son époque, évidemment, n'est pas en reste, de Condillac à Rousseau en passant par Montesquieu *«qui lui a permis d'ériger en règle l'un des rares préjugés dont on peut accuser les Lumières, celui d'une opposition entre un Nord républicain où se réfugie la liberté et un Sud archaïque, monarchique et retardataire»* (p. 57).

Le processus de réformation auquel ouvre la littérature n'est pourtant pas, chez Diderot, seulement d'ordre littéraire, car c'est le contact avec les Encyclopédistes, la découverte du monde artisanal et l'accueil au sein des salons et de cercles animés par les francs-maçons qui la poursuivront. Les articulations de ce premier chapitre (*«la formation», «la déformation»* et *«la réformation»*) peuvent, en un premier temps, paraître quelque peu rhétoriques, tout comme cette phrase qui, en peu de mots, est sensée résumer l'évolution de Diderot: *«Des tables d'Harcourt aux tableaux des Salons, des bancs accusateurs de la Sorbonne aux bans d'accusation où fut placée l'Encyclopédie, de la croix aux croisades, des libraires aux librettistes, des salles de l'hôpital aux salons hospitaliers»* (p. 22). Mais cela n'est que la contrepartie du désir de susciter l'ordre au sein de la mouvance. L'un des mérites de Madame Marchal est d'avoir su éviter, pourtant, que le souci d'ordre ne fasse disparaître le chatoiement du personnage et de l'œuvre de Diderot en l'enfermant dans une structure trop rigide. Les effets d'attente, l'évocation fragmentée et récurrente de certaines des personnalités qui furent marquantes pour cet auteur, les mises en perspective, les reprises – qui ne sont pas des redites – assouplissent, en effet, la rigueur de l'organisation du livre.

On peut, certes, regretter qu'en choisissant cette démarche, France Marchal n'ait pu pousser à leur terme un certain nombre d'analyses, comme celle de la sociabilité en tant que telle, qui n'est que brièvement évoquée (p. 116) alors qu'elle est fondamentale pour la compréhension du dix-huitième siècle français (l'esprit de société n'étant-il pas, pour citer Voltaire, le partage naturel des Français?) comme pour celle de ses crises. Pareillement, cette démarche amène à ce que certains des auteurs critiques ne soient pas valorisés à leur juste mesure – que l'on songe, par exemple, à H. Dieckmann, qui n'apparaît qu'au détour d'une citation sur la *«fin utilitaire et sociale des connaissances»*. Conçu autrement, l'ouvrage de Madame Marchal, par son immense érudition, aurait pu, toutefois, faire naître chez le lecteur le sentiment d'être dépassé par la somme d'informations qu'elle brasse. Ici, au contraire, il les perçoit comme autant de touches qui lui permettent, peu à peu, d'appréhender dans sa richesse foisonnante la culture de Diderot, une culture marquée d'un huma-



nisme profond, c'est-à-dire d'un humanisme fondé sur les humanités »servies par les qualités du cœur que réclament les Lumières, la tolérance, la bienfaisance, l'utilité, la foi dans le progrès et la raison, le culte de la morale« (p. 15), d'un humanisme cosmopolite et qui se double chez Diderot d'un altruisme ardent et du sens du sacrifice.

C'est d'abord à la découverte de la culture classique de Diderot que nous entraîne ensuite France Marchal, abordant en un premier temps la Grèce mythique de l'auteur, passant de ses lectures du théâtre grec qui lui apprend »à sentir et à éprouver la puissance de l'émotion« (p. 126), à Homère. Celui-ci est pour Diderot une figure ô combien importante en ce qu'il est tout à la fois »modèle esthétique qui [...] sait communiquer la puissance émotive de l'effroi, modèle moral qui n'a de cesse d'illustrer les grands caractères et les grandes vertus, modèle poétique qui ferait approcher de l'énergie; modèle humaniste enfin qui donne l'exemple d'une parfaite connaissance des civilisations et des valeurs avant que d'écrire« (p. 146). La dimension du sacrifice, c'est à la figure de Socrate que Diderot l'identifie, l'érigant en véritable héros des lumières, comme à celle de Sénèque. Alors que la Grèce appartenait au mythe, Rome, elle, appartient à l'Histoire. Cette histoire, c'est parfois l'histoire individuelle d'Horace, un auteur que son indépendance à l'égard du pouvoir en place érige en réelle figure d'identification pour Diderot – qui s'inspirera, en outre, de ses satires, mais c'est aussi l'occasion de réfléchir sur les systèmes politiques. Refusant, en effet, l'antiquomanie pourtant en vogue auprès de ses contemporains, Diderot quête maints de ses arguments contre la tyrannie dans le monde romain dont il approfondit la connaissance aux côtés de son ami Galliani. Et ici aussi, France Marchal combine élégamment l'exposition de la personnalité de Galliani et de ses ouvrages d'une part, et de l'autre, l'analyse de la manière dont Diderot se les est appropriés, les intégrant à sa propre culture en une démarche semblable à celle qu'il adoptera à propos de l'Italie, un domaine où Galliani joue aussi le rôle de médiateur.

Avant que le regard cosmopolite de Diderot ne se porte sur l'Italie, c'est, cependant l'Angleterre qui retient d'abord son attention. Traducteur d'auteurs anglais (Stanyan et James), grand lecteur des romanciers (Richardson, bien sûr, mais aussi Swift et Sterne), connaisseur du théâtre shakespearien comme de ses acteurs (les liens entre Diderot et Garrick sont très bien expliqués), intéressé par la philosophie de l'Angleterre, qu'il l'aborde indirectement – ainsi, il connaît Hobbes grâce à l'»*Historia critica philosophiae*« de Brucker – ou directement, comme c'est le cas pour l'empirisme lockien, il est aussi lié personnellement à Hume, Ramsay, Wilkes, Hoop etc. C'est à ce dernier qu'il doit, dans les années 1760, de découvrir le »spleen et les vapeurs anglaises« (p. 214) et la conscience d'un relativisme culturel dont il refuse cependant les conséquences pessimistes qu'en tirait Hoop. Au terme d'un cheminement où l'analyse côtoie la narration, le lecteur perçoit bien que l'Angleterre, si elle fut l'un des ferments de la pensée scientifique et esthétique de Diderot, ne put devenir, pour lui, un modèle politique.

L'Espagne – ce qui surprend moins – n'y parvint pas davantage. Cervantès est, certes, l'un des maîtres du romancier, mais c'est plutôt la rencontre avec Olavidès et les recherches que Diderot entreprend sur la colonisation de l'Amérique du Sud qui déterminent l'image qu'il se fait de la péninsule ibérique et approfondissent sa réflexion sur la liberté. La liberté, cessant d'être »un vain mot, une chimère de penseur«, devient un concept de philosophe recouvrant »la liberté de l'homme, celle du citoyen et celle d'un peuple« (p. 275). L'expérience de l'Espagne confirme bien que Diderot est »toujours en lutte contre le système, la pensée achevée« (p. 17) en ce que les analyses auxquelles il se livre sur la liberté sont doublées d'une intensification de la réflexion sur l'histoire, l'anthropologie, la psychologie et l'économie. Il en ira de même de son étude de l'Italie, dont il découvre les chefs-d'œuvre dans les salons et la musique à l'opéra, et dont les réalités politico-économiques lui sont expliquées par Beccaria et Galliani. Les conversations menées en particulier avec ce dernier permettront à Diderot d'infléchir le jugement, jusque-là favorable, qu'il portait sur les thèses physiocratiques. Reve-



nant sur l'influence exercée par l'abbé, France Marchal écrit: »le dramaturge découvrait chez l'Italien un naturel pour la pantomime que seul l'acteur Garrick pouvait surpasser; [...] l'admirateur d'Horace et de la littérature antique savait profiter des qualités éminentes du latiniste« (p. 289), une phrase symptomatique de la méthode de France Marchal qui, en quelques mots, ressuscite à l'esprit du lecteur les analyses proposées dans la diachronie sur l'Antiquité, l'Angleterre et l'Italie, mais aussi sur les genres littéraires cultivés à Rome, le théâtre shakespearien, et les conceptions esthétiques et musicales dominantes et lui fait, par conséquent, percevoir immédiatement ce que fut la culture de Diderot.

Cette culture, c'est la rencontre avec les monarchies du Nord qui la parachèvera, par les contacts, d'abord, avec une Allemagne avec laquelle Diderot entretient des contacts tout à la fois savants et courtois, comme le montre la belle analyse de ses rapports avec Winckelmann, un autre des axes de sa culture. Mais les contacts sont aussi mondains, contacts noués soit sur place au détour de voyages, soit dans le salon Holbach ou encore avec Grimm. De ce dernier, il se détachera pourtant peu à peu, lorsqu'il constatera qu'il se transforme en courtisan, adoptant par-là vis-à-vis du despotisme de Frédéric II une attitude que lui-même refuse, et ce avec d'autant plus de virulence que la prétention de ce monarque à être éclairé est »la plus hypocrite et la plus dangereuse des tyrannies«. Du régime de Frédéric II, Diderot n'attendait rien. La Russie, elle, après lui être apparue comme le refuge du patriotisme et de la philosophie, le déçoit. Cette déception est même double, car le voyage fait en Russie à l'invitation de Catherine II peu de temps après la décisive expérience de la Hollande achève de consumer la rupture avec certains de ses amis, comme Grimm justement, car c'est la possibilité même d'un despotisme éclairé que le séjour auprès de Catherine remet en question, d'une part, et qu'il révèle à Diderot, d'autre part la vanité de l'utopie primitiviste: »Au retour de la Russie, c'est la société civile et son progressisme qui intéressent le Philosophe, effaçant alors les faciles tentations du naturalisme aussi bien que les nobles tentatives de l'humanisme« (p. 412). Au terme de son processus d'acculturation, l'humanisme de Diderot s'est modifié, politisé et ouvert à une confrontation avec le réel que l'immense culture acquise au fil des ans lui permet de mieux appréhender.

Cette évolution, le lecteur l'embrasse non seulement dans sa durée, mais également dans sa profondeur et sa riche complexité, au terme d'une lecture d'autant plus agréable que Madame Marchal a su renoncer à multiplier les notes de bas de page. La contrepartie de ce choix est qu'il devient difficile, parfois, de distinguer les éléments neufs qu'elle a apportés des emprunts qu'elle aurait faits. Même si ces derniers étaient fort nombreux, elle serait restée, pourtant, fidèle à l'esprit de Diderot qui affirmait: »Si je trouve chez les autres quelque chose qui me convienne, je m'en sers« (p. 423). Plus décisif est, en outre, que l'ouvrage de Madame Marchal donne envie de se replonger dans l'œuvre encyclopédique de l'écrivain, et que le lecteur trouvera, à ce titre, dans la bibliographie qu'elle a, enfin, judicieusement organisée de façon thématique, un guide précieux. En réveillant le désir de relire Diderot, le livre de Madame Marchal, érudit sans être fastidieux, exhaustif et suggestif tout à la fois, réalise un autre idéal de la critique.

Christophe LOSFELD, Halle

Annett VOLMER, *Presse und Frankophonie im 18. Jahrhundert. Studien zur französischsprachigen Presse in Thüringen, Kursachsen und Rußland*, Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 2000, 318 p. (Deutsch-Französische Kulturbibliothek, 16).

Dirigé par Edgar Mass à Leipzig, ce travail est l'un des premiers acquis scientifiques de l'unification allemande dans le domaine de l'histoire de la presse allemande et russe de langue française au XVIII<sup>e</sup> siècle! L'ouverture des archives russes, la connaissance des publications en cette langue par de jeunes chercheurs favorisent la prise de conscience d'un